

De FILIT à DÉCLIC, sur les chemins sensibles de l'amitié et de la traduction

RÉCIT PAR LAURE HINCKEL

À travers l'évocation de dix éditions du Festival International de Littérature et de Traduction de Iasi (FILIT), Laure Hinckel, traductrice de littérature roumaine, montre combien la traduction peut fédérer le grand public d'un festival et conduire, grâce aux rencontres qu'il permet, sur les chemins inédits de la création artistique.

Il est un festival littéraire, là-bas, à l'autre bout de l'Europe – du moins, quand on se place en France – qui est aussi un des très grands festivals de traducteurs, de traduction, par les traducteurs et pour les traducteurs. Ne fronchez pas les sourcils, cher lecteur, devant cet assaut de répétitions : chaque petit mot a ici son importance. Je n'évoque pas ici un festival qui fait venir les traducteurs des écrivains étrangers invités, ou qui proposerait, le temps d'une matinée, une table ronde faisant intervenir des traducteurs sur leur métier, ou qui les emploierait comme interprètes. C'est aussi cela, mais pas que cela. Attention, cher lecteur, cet article va vous obliger à faire de la gymnastique pour voir les choses sous un autre angle : je parle d'un festival littéraire où se retrouvent les traducteurs du roumain. Je n'ai pas connaissance dans notre partie du monde d'un festival s'intéressant aux traducteurs qui portent les œuvres françaises en italien, en espagnol, en roumain, en norvégien, en russe, en chinois... Pendant les quatre jours ou cinq jours de la parenthèse bénie du FILIT, les traducteurs du roumain, qu'ils soient français, italiens, espagnols, norvégiens, néerlandais, polonais etc. se parlent, plaisantent, déjeunent, dînent, boivent, rient et débattent en roumain, leur langue d'élection. Et leur public, constitué de personnes de tous âges, est extrêmement nombreux. Il vient en premier lieu rencontrer et écouter les écrivains et les traducteurs. Le festival a en effet une très petite partie "librairie". (La vente des livres n'est pas son affaire, il y a pléthore d'offre dans les librairies de la ville). Le public se presse donc dans toutes les rencontres pour entendre parler de littérature. Car on parle littérature en plongeant au cœur des textes, en parlant de leur motivation, de leur structure, de leur mélodie interne. On n'a pas besoin ici de passer par le biais des à-côtés *people* ou politiques pour intéresser les lecteurs.

Depuis onze ans, le Festival International de Littérature et de Traduction, dont le sigle FILIT, par bonheur, fonctionne également bien en français, déploie donc à Iași, dans le nord-est de la Roumanie, un ample dispositif qui se concrétise aussi, au cours de l'année civile, en résidences et ateliers pour les traducteurs. À noter qu'il entraîne avec lui une foule de bénévoles, majoritairement des lycéens et des étudiants, mais aussi des adultes bienveillants : ils sont, le temps du Festival, les anges gardiens des invités et les ambassadeurs du Festival auprès du grand public.

Iași, c'était la capitale de la principauté de Moldavie, avant qu'elle ne devienne avec sa voisine du sud, la Valachie, puis la Transylvanie, au fil du XIX^e siècle, lors d'une première union en 1857, puis en 1918 lors du Traité de Versailles, l'État moderne connu sous le

nom de Roumanie. Iași est restée la capitale de la région, et c'est un grand centre culturel et universitaire.

Le cadre de cet article est trop étroit pour dire ce qu'est la vitalité intellectuelle et artistique de cette ville posée sur sept collines. C'est aussi la ville qui connut malheureusement un des pires pogroms du XX^e siècle. C'était en juin 1941. Là encore, ce n'est pas le sujet de cet article, mais je dois mentionner l'important travail de mémoire commencé justement par le Musée de la littérature roumaine de Iași qui est l'organisateur du festival FILIT, et dont j'ai pu voir en 2022, lors de la 10^e édition, les travaux de recherches, les expositions, les lieux de mémoire. J'ai même lu un très émouvant recueil de textes publié sur ce sujet et pour lequel je cherche un éditeur en France.

J'ai eu la chance de voir ce festival être imaginé, puis organisé, financé, développé par trois écrivains que je peux compter parmi mes amis et dont j'ai traduit les textes : Dan Lungu, Lucian Dan Teodorovici et Florin Lăzărescu. Ils ont chacun leur chemin d'écrivain mais ils sont unis comme les doigts de la main pour cette cause culturelle qu'est le FILIT.

UNE INÉDITE CAPITALE DE LA LITTÉRATURE

Tous les trois ont fait preuve d'un esprit d'initiative et organisationnel remarquable pour donner corps à une simple idée : créer un festival d'écrivains, de poètes, d'essayistes, de traducteurs, où sont évidemment aussi conviés des éditeurs, des agents littéraires et des libraires. Une simple idée qui requiert de l'implication et donc de la générosité, une forme de civisme, beaucoup d'inspiration et de modestie. Ce sont parfois des denrées rares. En Roumanie comme ailleurs.

Dès la première édition, en octobre 2013, le Festival surprit par sa réussite. Ulrich Schreiber, fondateur et directeur du Festival international de littérature de Berlin, une des plus grandes manifestations culturelles d'Europe, remarquait ceci : "La presse internationale a été quelque peu prise de court puisque personne n'imaginait qu'une telle chose puisse être possible à Iași, ville dont on entendait parler pour la première fois." J'étais aussi de l'édition 2014, que je ne voulais pas manquer, après celle de 2013, mémorable. Alors je me suis fait accréditer comme journaliste (mon premier métier). Je voulais être là-bas pour voir Herta Müller, l'écrivaine roumaine de langue allemande

et prix Nobel de Littérature 2009. Mon article dans *Livres Hebdo* rendait compte d'une surprise équivalente à celle d'Ulrich, car il avait été assez difficile d'expliquer à la rédaction qu'il était légitime de parler de ce festival : "FILIT laçi capitale inédite de la littérature européenne".

FILIT devint un lieu où les écrivains de tous pays viennent avec plaisir et d'où ils repartent enchantés : comme nous, les traducteurs, ils sont ébahis par la foule qui se présente à tous les ateliers, tables rondes, soirées littéraires. Les grands entretiens dans la belle salle à l'italienne du théâtre de Iași se tiennent à guichets fermés.

C'est un festival qui a invité (et rétribué ou, du moins, défrayé) au fil du temps en moyenne seize traducteurs du roumain de tous pays pour chacune de ses éditions. L'édition 2021 marquée par le Covid n'en invita que trois. En 2016, alors que cette réussite était attaquée par des intérêts politiques obscurs visant à saper ses sources de financement, j'étais en résidence de traduction et j'eus l'occasion d'aller défendre le festival sur le plateau d'une chaîne de télévision roumaine.

Côté écrivains, la liste des invités est prestigieuse : David Lodge, le prix Nobel de littérature Herta Müller, la Polonaise Olga Tokarczuk, le Bulgare Georgi Gospodinov, l'Ukrainien Andrei Kurkov, le Hongrois Attila Bartis, le Suédois Aris Fioretos, le Somalien de langue anglaise Nuruddin Farah, les Français Jean Mattern, Jean Rouaud, François-Henri Désérable, Romain Puertolas... D'autres prix Nobel y ont participé : Svetlana Aleksievitch, bien connue pour son œuvre mémorielle, et Gao Xingjian, dissident chinois devenu écrivain français... La liste n'est pas exhaustive, puisque deux mille invités se sont retrouvés à Iași en dix années de FILIT. Et parmi eux, il y a eu bien sûr tout ce que la littérature roumaine compte de merveilleux écrivains et poètes : Mircea Cărtărescu, Andrei Dosa, Matei Vișniec, Mugur Grosu, Ștefan Agopian, Simona Sora, Ștefan Manasia, Emilian Galaicu-Păun, Doina Ruști, Marin Mălaicu-Hondrari, Ioana Nicolaie, Andrei Crăciun, Cristian Teodorescu, Florin Iaru et tant d'autres.

LE TRADUCTEUR DE DÉDICACES

Nombre des traducteurs du roumain dans les autres langues que la mienne sont devenus au fil du temps des amis. Nous sommes liés par la langue que nous avons apprise et dont nous traduisons tous des livres fabuleux. Même si nous ne nous voyons qu'une fois par an au mieux – et c'est souvent au FILIT, quand ce n'est pas au Salon du livre de Printemps (le Bookfest de Bucarest) – nous formons une petite communauté que les différents événements culturels ont renforcée. Cela fut par le passé la première rencontre internationale des traducteurs du roumain, à Paris, que Magda Carneci (une autre poétesse qui a donné beaucoup de son temps aux autres, et à l'époque c'était dans le cadre de l'Institut culturel roumain de Paris) m'avait chargée d'organiser. Ce furent les deux éditions d'une semaine d'ateliers organisées encore par l'Institut culturel roumain, à Venise, autour d'écrivains que nous avions en partage, Jan Willem, Steinar, Bruno, Inger, et les autres traducteurs (nous étions une quinzaine) : les romanciers Dan Lungu, Mircea Cărtărescu, Marin Mălaicu-Hondrari... Mais c'est bien entendu surtout le FILIT.

En 2022, le 21 octobre, Gabi Reigh, qui est traductrice de roumain en anglais, présentait avec moi un atelier *Ars traducendi* (des ateliers réputés depuis le début du festival). La bibliothèque du *Colegiul National de Iași* était pleine d'élèves, des adolescents tous captivés et particulièrement avides de participer, de donner leur interprétation, de nous questionner aussi sur nos propres choix de traduction : nous avons envoyé à leur professeur chacune un extrait de l'original roumain d'un de nos livres. Pour ma part, c'était un passage de *Melancolia*, de Mircea Cărtărescu, sorti chez Noir sur Blanc l'année précédente. Il faut comprendre que pour eux, il s'agissait d'un exercice de thème. Nous fûmes toutes deux, Gabi Reigh et moi, ébahies et heureuses de la qualité de leurs propositions. Nous retenons de cet atelier conjoint un sentiment d'émerveillement devant les possibilités créatrices de jeunes gens dans un contexte d'enseignement d'une grande qualité.

Cet exemple est l'un des multiples exemples des nombreux ateliers, rencontres et entretiens croisés que le FILIT m'a permis d'expérimenter depuis 2013. Et puis il reste des souvenirs particuliers. Comme les dîners avec François Weyergans qui fut l'un des invités privilégiés de la toute première édition. Comme j'avais traduit pour lui en français la dédicace que Lucian Teodorovici venait de lui faire, nous avons passé la soirée à

imaginer ce que pourrait donner mon idée soudaine d’une “nouvelle racontant ce que serait le job de traducteur de dédicaces”... Ou alors ceci, sortant de la bouche d’un des meilleurs conteurs de la littérature roumaine contemporaine, Cristian Teodorescu. C’était une belle tablée de traducteurs et d’écrivains dans les entrailles d’une auberge. Soudain, puisque la conversation roulait sur les instruments d’écriture, Cristian nous demanda : “Vous souvenez-vous des stylos chinois ?”. En Roumanie (et peut-être dans d’autres pays de la région) ces minuscules stylos à plume et à pompe (c’est-à-dire sans cartouche d’encre mais nécessitant d’avoir de l’encre liquide à pomper dans un encrier) sont comme une madeleine de Proust. Ils évoquent à la fois le déchirement du temps qui passe et la splendeur des souvenirs personnels qui, quoi qu’il arrive, quelque difficiles soient les circonstances, restent pour l’éternité nimbés d’une douceâtre présence, les rendant irremplaçables et ô combien chérissables. Chacun y allait de son exclamation, de son évocation, quand Cristian Teodorescu leva son épaisse main droite en montrant son alliance : “ Elle est faite de toutes ces plumes de stylo !”. L’histoire ne dit pas s’il fut obligé d’ajouter un peu d’or dans le creuset de ces plumes métalliques modestes et lyriques...

DES RÉSIDENCES DE TRADUCTION CHEZ DES PARTICULIERS

Un des fruits les plus étonnants de ces rencontres entre traducteurs d’une même langue est en train de mûrir, aujourd’hui même, sous la forme d’un projet personnel qui s’appelle “Déclic”. J’ai eu l’idée d’aller à la recherche de l’élément déclencheur de l’engagement de mes amis traductrices et traducteurs de littérature roumaine. Ceux que j’ai appris à connaître au fil du temps. C’est que je suis au carrefour de ces deux langues, la traduction et la photographie. Je vis au quotidien les deux sens de ce banal petit mot de déclic. Lorsque je cadre et découpe par mon regard ce qui m’aura “point”, comme disait Roland Barthes, il se passe la même chose que lorsque je choisis entre les termes *rose* ou *incarnat* pour le mot roumain *trandafiriu*. Ces deux gestes minuscules, réduits à la pression de mon index sur le déclencheur ou au fait de sauvegarder un mot plutôt qu’un autre procèdent de la création de sens.

Je vois le traducteur comme un révélateur. Il ajuste l’intensité, joue sur le contraste, respecte le grain, s’arrête à temps – car il ne doit pas forcer le trait. C’est l’alliance entre

ces deux disciplines artistiques qui m’a donc donné l’idée d’aller chercher ce moment décisif où le traducteur choisit une langue. À chacun de mes confrères norvégien, italien, néerlandais, turc, britannique, bulgare etc. j’ai donc demandé quel a été ce déclic pour la langue roumaine. Je sais qu’ils portent chacun une icône sensible où gît ce moment précieux. Cet instant où leur choix s’est manifesté en faveur de la littérature roumaine, je me déplace pour aller le photographier. Le second volet de ce projet né de la fréquentation de mes amis traducteurs du roumain consiste à réaliser leur portrait, comme on fait le portrait d’un écrivain, dans leur intimité, sous le “fanal bleu” cher à Colette.

Mais je souhaite conclure sur ceci : non seulement le FILIT est un grand et beau festival, mais en plus il organise pour les traducteurs du roumain de tous pays des résidences de traduction. Certaines ont lieu dans des locaux adjoints aux diverses maisons littéraires et mémorales ou musées de Iași et dans tout le département. Mais il y a plus original encore : les résidences de traduction dont les partenaires sont des personnes, des particuliers prêts à héberger une traductrice ou un traducteur pendant un mois entier.

Durant l’été 2016, j’ai donc eu la chance d’être acceptée dans une de ces résidences. J’ai passé certains des jours les plus délectables de ma vie dans un minuscule village de Bucovine, entre prairies et forêts abruptes pleines de champignons. Mon hôtesse – incroyable hasard de la vie, fut Doina Jela, une des voix de Radio Free Europe que j’écoutais autrefois, durant les dix années de mon séjour à Bucarest. J’ai passé le temps de cette résidence à relire les épreuves de ma traduction *Hotel Universal*, de Simona Sora, à commencer de traduire les *Enseignements d’une ex-prostituée à son fils handicapé*, de Savatie Baștovoï, à écrire la préface au livre *Histoires vraies* composé après 40 heures de travail en prison auprès de détenus roumanophones à Marseille et Tarascon, et aussi, beaucoup, à parler avec cette extraordinaire femme, écrivain, journaliste, editrice dotée d’une grande expérience et d’une grande générosité. Son livre *Telejurnalul de noapte* reste, avec les recueils de chroniques de Monica Lovinescu, une référence pour moi lorsque je cherche à retrouver ce qu’était la position d’un intellectuel durant les années du totalitarisme communiste en Roumanie.

L’évocation reste brève. Je suppose qu’elle rend compte malgré tout de l’intensité de l’expérience. Tout cela (et tout ce que je n’ai pas eu l’occasion de raconter), je le dois à l’existence de ce Festival pas comme les autres, le FILIT. ♦